

Œuvres (La Férandière)

Marie-Amable Petiteau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CODICILE

Fait en faveur d'un grand amateur de coquilles et d'antiquités.

Je vous fais don des choses curieuses
Que renferme mon cabinet :
Coraux, rubans, lépas, coquilles épineuses,
Pierre brute ou brillante, et toutes précieuses ;
Morceau de crâne et dent de lait
D'un Patagon trouvé sur le rivage
De ce détroit ignoré, dangereux
Que Magellan, dans son passage,
Honora de son nom fameux.
De plus, peau de serpent, aussi belle que rare,
Non de celui qui séduisit jadis
Dans le terrestre paradis,
Par son jargon peut-être un peu bizarre,
La foible mère, hélas ! du pauvre genre humain.
C'est le serpent dont la reine d'Egypte
Se fit, dit-on, piquer le sein,
Ne voulant pas orner le triomphe et la suite
Du vainqueur d'Actium heureux autant que vain ;
De plus des œufs d'autruche arrivés de Libye
Le jour qu'Antoine et son amie
Se donnèrent un grand festin ;
Pour que la chère fût complette
De ces œufs délicats on fit une omelette,

C’est ainsi qu’un Arabe en son livre l’écrit ;
Par Cléopâtre elle fut retournée,
Et, qui plus est, assaisonnée
De la perle qu’elle fondit ;
J’ai la coque des œufs, un savant me l’a dit,
J’ajoute encor à ma promesse
L’antique et fameux scorpion
Qui fit périr le chasseur Orion :
Avec Diane un jour il disputa l’adresse ;
La vindicative déesse,
Pour l’en punir, le fit mordre au talon.
Vous jouirez aussi de ce gros cœur de roche ;
Pétrifié je ne sais trop comment :
Je crois que c’est le cœur d’un homme indifférent,
Qui jamais n’eut d’amis, qui ne fut point amant ;
L’égoïste frémit sitôt qu’il s’en approche,
De peur d’un pareil accident.
Vous aurez mes plantes marines,
Mes extraits de métaux, de mines :
Oh ! grâce au ciel, je n’en ai point d’argent ;
Toujours je redoutai le danger des richesses ;
Coquillage est chez moi le luxe et l’ornement,
Comptez au rang de mes largesses
Un des premiers fragmens de lave de l’Etna,
Quand l’audacieux Encelade,
Après avoir manqué sa coupable escalade,
Dans ce gouffre de feu soudain se retourna.
Enfin j’exaucerai votre ardente prière :
D’Agnès Sorel vous aurez les cheveux ;
On m’a juré que c’étoient ceux

Que cette belle un jour s'arracha de colère,
Quand son amant, déterminé
À se sauver en Dauphiné,

Renonçoit aux lauriers que lui valut la guerre.
J'oubliois ce joli panier
Que Colomb autrefois reçut d'un bon sauvage :
Paisible, il travailloit, enlaçoit le branchage
Du platane et du latanier,
Quand le hardi Génois débarqua sur la plage ;
Il ne vit point en lui le fatal nautonnier
Qui devoit enrichir bientôt le noir rivage.
Trop heureux le mortel qui n'est pas prévoyant ;
Sans craindre l'avenir il jouit du présent :
Peu d'idée et de soin est le meilleur partage,
Car le plus grand des maux est celui qu'on attend.
Oui, sitôt mon décès, je veux qu'on vous délivre
Ce legs pour vous intéressant ;
Mais de mon cabinet vous n'aurez pas un livre :
Oh ! vous êtes assez savant.

STANCES

À M. le premier Président Dorm... le premier jour de l'an 1789.

À cinquante ans je puis tout dire
Et sans manquer à mon devoir :
Pour qui souhaite de vous voir,
Oh ! qu'il est ennuyeux d'écrire !
L'amour cache ce qu'il désire

L'amitié peut tout révéler :
Et lorsqu'on brûle de parler,
Oh ! qu'il est ennuyeux d'écrire !

Maintenant je pourrois sourire
Si vous m'étrenniez d'un baiser :
Et quand on songe à s'embrasser
Oh ! qu'il est ennuyeux d'écrire !
Mais tant que vos yeux pourront lire
Et ma main former quelques traits,
Je sentirai, non sans regrets,
Qu'il est encor bien doux d'écrire.

ROMANCE.

BAUCIS ET PHILÉMON.

Air : L'amour m'a fait la peinture.

Je veux retracer l'histoire
De Baucis et Philémon :
De l'hymen elle est la gloire ;
Peu d'époux veulent la croire ;
Mais elle est sûre, dit-on.
Philémon dès sa jeunesse
Chérit l'aimable Baucis ;
Pour femme il prit sa maîtresse :
Et tous deux dans la détresse
N'eurent jamais de soucis.
Aussi constante que belle

Baucis l'aima soixante ans :
Plus d'une foible mortelle
Dit qu'on peut rester fidèle,
Mais non pas aussi long-temps.

Pour voir ce beau mariage,
On assure que Jupin
Entreprit un long voyage,
Car pour trouver bon ménage
Il faut faire du chemin.
Il parcourut mainte ville
Cachant la pompe des dieux ;
Mais chacune peu civile
Lui refuse un simple asyle :
On le rebute en tous lieux.
Il trouve enfin la chaumière
De ces époux qu'il cherchoit :
Chacun s'empresse à lui plaire,
Et comme un dieu le révère ;
Mais mortel on le croyoit.
Au nectar, à l'ambroisie
Il préfère leur repas ;
Ils vouloient ôter la vie
À leur colombe chérie,
Jupin ne le permit pas.
De la vertu qu'il contemple
Il veut relever l'éclat :
La chaumière devient temple ;
Le dieu par ce bel exemple
Fit rougir plus d'un ingrat.
Bientôt un déluge horrible

Des inhumains le vengea ;
Mais n'étant pas inflexible,
De cette race insensible
Un grand nombre surnagea.

De nos époux la surprise
Fait place aux ravissemens.
Pour réparer leur méprise
À ce dieu qui se déguise
Ils offrent un pur encens.
Je n'ai qu'un désir extrême,
Dit Baucis avec ardeur :
Point survivre à ce que j'aime
Me paroît un bien suprême,
Le seul qu'envîroit mon cœur.
— Ce sera ta récompense ;
À tes vœux je dois céder.
C'est le prix de la constance,
Sans tirer à conséquence
Ce dieu pouvoit l'accorder.
Encor vingt ans ils s'aimèrent,
Et tous deux près de mourir,
En beaux arbres se changèrent :
Leurs rameaux s'entrelacèrent,
Ce fut leur dernier plaisir.
Long-temps sous leur vert feuillage
On jura sincérité.
Hélas ! ce n'est plus l'usage,
Souvent même leur ombrage
Cache l'infidélité.

RÉFLEXION.

Je vois approcher sans frémir
La froide et pesante vieillesse,
Et sans regretter ma jeunesse,

Amour, Amour, je te vois fuir.
Cependant, si ce dieu volage
Devenoit sincère et constant,
Ah ! je le dis en soupirant,
Je regretterois le bel âge.

À MON SAULE PLEUREUR,

Qu'on m'a enlevé sans que je pusse m'en douter.

Le saule que ma lyre a tant de fois chanté,
Mon abri, mon plaisir, hélas, mon seul ombrage,
Quoi, l'objet le plus cher de ma propriété
A peut-être été transplanté
Par quelque rustre au fond d'un marécage !
Mais, de quel droit t'a-t-il ainsi traité ?
Et de quel droit vient-on m'enlever ton feuillage ?
Je crus te confier aux soins de l'amitié,
Ah ! ce n'est plus qu'une chimère !
Je ne craignois pour toi que le vent, le tonnerre,
Et le cruel, sans la moindre pitié
T'ordonne d'embellir une terre étrangère !
Tu consolois mes maux, ajoutois à mes biens,
Et quand je me livrois à ma mélancolie

Que de fois je mêlai mes pleurs avec les tiens !
Partout je t'appelois le charme de ma vie.
J'aurois tracé sur tes rameaux
Le jour même où l'on vint t'arracher et te prendre ;
Bientôt j'augmenterai le nombre des tombeaux,
Que ton dernier bienfait soit d'ombrager ma cendre.

STANCES.

Souvenir de la tendresse,
Jamais ne viens me troubler,
L'amitié dans ma vieillesse
Ne peut plus me consoler.
Doux sentiment, je t'abjure ;
Pour moi tu n'es qu'une erreur ;
Tout aime dans la nature,
Et tout a trompé mon cœur.
Sitôt que de la fauvette
J'entends les tendres accens ;
Sitôt que la violette
Revient émailler nos champs,
Je dis, mais non sans murmure :
Spectacle trop enchanteur !
Tout renaît dans la nature,
Et tout s'éteint dans mon cœur.
Quand je vois dans les campagnes
Bondir les jeunes agneaux,
Les bergers et leurs compagnes
Danser au son des pipeaux,

Je dis : Charmante verdure,
Tu ranimes leur bonheur :
Tout est gai dans la nature,
Tout est triste dans mon cœur.
Si les vents et le tonnerre
Grondent à la fin du jour,
Les amans vers leur chaumière

Ne hâtent point leur retour ;
Plus la nuit devient obscure,
Plus ils vantent leur ardeur ;
Tout leur plaît dans la nature,
Tout épouvante mon cœur.
Lorsque Cérés et Pomone
Nous ont prodigué leurs dons,
L'hiver, remplaçant l'automne,
Nous ramène les glaçons ;
Quelque temps, noire froidure,
Tu flétris verdure et fleur :
Tout s'endort dans la nature,
Tout est glacé dans mon cœur.

À MON MARI.

L'hymen, pour mon bonheur, unit nos destinées,
Et l'amour nous combla long-temps de ses faveurs
Gardons te souvenir de nos jeunes années ;
En nous aimant toujours, il aura des douceurs.
Autrefois ton amante, à présent ton amie,

Sans cesse partageant et tes maux et tes biens,
Dans tes bras, sans regret, j'achèverai ma vie.
Puisse, hélas ! la Parque ennemie
Finir mes jours avant les tiens !
Puisse l'objet de ma tendresse
Sur ma tombe verser des pleurs,
Et, pour consoler sa vieillesse,
Quelquefois y semer des fleurs !
Si jamais tu fais cet usage
De ces fleurs que je chérissois,
Souviens-toi que, dans mon jeune âge,
Par vanité je m'en parois :
Mais pour te plaire davantage.

RÉPONSE À M. DE KÉRIVALANT.

Je vivois loin du monde et dans l'obscurité ;
Par vos vers au grand jour mon nom vient de paroître ;
Je n'avois plus de vanité ;
Ces jolis vers la font renaître,
Aux favoris des immortelles sœurs
Ah ! je ne portois plus envie ;
Elles vous comblent de faveurs,
J'en ressens de la jalousie.
Pour mettre fin à ce tourment
Qu'à mon âge chacun appelleroit délire,
Dès l'instant je brise ma lyre,
Et c'est en prose seulement
Que désormais je vais redire :

Dans la langue des dieux lorsque l'on veut écrire,
Il faut avoir votre talent.

ÉPITRE À M DU P. B.

Je vous regrette, mademoiselle, et c'est de tout mon cœur : on prend aisément l'habitude de vivre avec vous ; ce plaisir m'est devenu nécessaire :

Qui vous voit tous les jours, vous aime davantage.
Si de chagrins mon esprit tourmenté
De la raison faisoit un foible usage,
Ou bien, si ma frêle santé
Réveilloit mon humeur parfois atrabilaire,
Je volois retrouver votre société ;
Mon penchant m'indiquoit ce baume salutaire :
Près de vous je sentois renaître ma gaîté,
Et même le désir de plaire.

Me voilà donc retombée dans ma noire mélancolie ; elle prendroit une teinte plus douce, si j'avois l'espérance de vous revoir, de retourner quelque jour chez mes compatriotes ; mais non, je suis trop infirme, pour me bercer d'un plaisir éloigné.

Je ne reverrai plus ces ravissans coteaux,
Je n'entendrai plus les musettes
Des tendres pasteurs tourangeaux
Accompagnant leurs chansonnettes,
Et faisant redire aux échos
Le doux nom de leurs bergerettes.

Je n'irai plus avec le vendangeur
Cueillir la grappe jaunissante,

L'aider à supporter sa charge trop pesante,
Rire de ses plaisirs, partager son bonheur.
Qu'en ces beaux jours j'étois heureuse !
Des trésors des coteaux je rendois grâce aux cieux,
En ramenant le soir notre bande joyeuse.
Alors celui qui travailloit le mieux
De pampres ornoit les cheveux
De la plus belle vendangeuse.
Non, je n'aurai plus de plaisirs,
Hélas ! que ceux dont ma mémoire
Conservera les souvenirs.
Toi, riante et superbe Loire,
Toi qui fais l'ornement, la richesse et la gloire.
De ma patrie et de tant de cités,
Je n'irai plus m'asseoir sur tes bords enchantés,
Respirant la fraîcheur de tes rives fleuries,
Tantôt m'abandonner aux douces rêveries,
Et tantôt me jouer dans tes flots argentés.

Voilà, mademoiselle, bien des sujets de plaintes et de regrets ; il y auroit de quoi faire une longue élégie. Ayant besoin de quelque dédommagement, il faut bien que je m'entretienne avec vous,

Sous ce berceau de vigne et de jasmin,
Entrelacé du muguet, de la rose,
C'est aux frais zéphirs du matin,
Que je trace pour vous, d'une tremblante main,
De foibles vers et d'aussi foible prose ;

Mais ce que dit le cœur vaut toujours quelque chose,
Je sens, en écrivant, le doux parfum des fleurs
Que la divine et bienfaisante Aurore
De tous côtés a fait éclore,
En les humectant de ses pleurs.

Si je pouvois vous les offrir encore,
Je chanterois un hymne en son honneur.
Enfin, sous l'abri solitaire
Où vous veniez quelquefois me distraire,
Je n'entends d'autre bruit que le roucoulement
De mes ardentes tourterelles.
Les seuls époux heureux en gémissant,
Les seuls, hélas, qui vivent sans querelles
Aussi tendres, aussi fidèles
Je les retrouve tous les jours.
Sans leurs soupirs et leurs battemens d'ailes
J'aurois oublié les Amours.

De bonne foi, mademoiselle, il y a si long-temps que ces espèces de tourtereaux qu'on nomme amans, je crois, ont fui loin de moi, ont pris la volée, qu'il me seroit difficile de m'en souvenir, si ceux de ma volière ne m'en retraçoient une légère idée. Autant que je puis me le rappeler, les amis valent bien ces amans-là, et, à peu de chose près, mériteroient plutôt l'honneur d'être comparés à mes constans oiseaux.

Adieu, mademoiselle ! adieu ! Tous ceux qui ont eu l'avantage de vous connoître sont fâchés de votre départ, mais leurs lamentations n'approchent pas des miennes.

À UNE AMIE

Un tendre cœur ne vieillit pas,
Il survit à l'esprit, aux grâces, aux appas,
Et garde à jamais son empire.
Chaque fois que le mien m'inspire

Je me crois rajeunie, encor dans mon printemps ;
Ah ! laisse-moi t'aimer et souvent te le dire
Pour oublier le nombre de mes ans !

MAXIME.

Àce méchant Crésus, que personne n'estime,
Oses-tu prodiguer respects, grands complimens,
Que je n'adresserois qu'aux plus honnêtes gens ?
— La politesse, ami, n'est pas un crime.
D'ailleurs, Criton, j'ai pour maxime,
D'être toujours poli, surtout pour les méchans ;
L'honnêteté retient leur langue un peu de temps.

ROMANCE.

Air : Je l'ai planté, je l'ai vu naître.

Bonne action est toujours belle ;
Les ans ne peuvent la ternir,

Et qu'elle soit vieille ou nouvelle
On en chérit le souvenir.

Jadis on a vu dans Pergame
Un fils tendre et religieux,
Sur son dos, en fuyant la flamme,
Emporter son père et ses dieux.
De nos jours c'est une bergère
Qui vient lutter contre les eaux,
Et sur son dos chargeant sa mère
La dérobe au danger des flots.
Le torrent accroît son ravage :
Cette fille, au cœur généreux,
Accourt, revient sur le rivage
Et sauve encor deux malheureux.
Enfin, à son dernier voyage :
On crie à la témérité :
— Arrêtez… sinistre présage…
Mais son cœur seul est écouté.
Laissez-moi rendre encor service,
Amis, ne tremblez sur mon sort :
Ah ! c'est pour moi doux exercice ;
Faisant le bien, craint-on la mort ?
Elle chancelle, elle succombe,
Après des efforts impuissans ;
Et le torrent devient la tombe
D'une héroïne de vingt ans.
Elle jouit de sa victoire
Au séjour qu'elle a mérité.
De notre sexe elle est la gloire,
Ainsi que de l'humanité.

L'histoire de simple bergère
N'aura jamais de monumens ;
Mais que la femme et tendre et mère
Toujours l'apprenne à ses enfans.

N B. Le sujet de cette romance est véritable ; en 1809 une jeune fille, après avoir sauré d'une inondation sa mère et deux autres personnes, voulut en sauver d'autres encore ; mais les forces lui manquèrent, et elle fut emportée par le courant.

CONSEIL À UN AMI.

Vous narrez avec grâce, avec précision,
Disoit un savant à Damon,
Votre genre est l'histoire, allons il faut l'écrire.
Élaguant avec soin des faits intéressans
Ce que le bon goût doit proscrire,
Vous aurez du lecteur les applaudissemens,
Enfin vous jouirez du fruit de vos talens.
Vous préférez à tout Melpomène et Thalie,
Leur langage, mon cher, est pure illusion :
Maxime vertueuse, ou piquante saillie
N'arrache point des cœurs la moindre passion,
Et d'ailleurs, de ce feu pétillant du génie,
Vous avez passé la saison.
Il est vrai répliqua Damon :
Il reste à l'âge mur la raison, la mémoire,
Dignes compagnes de Clio :
Mais le sage en lisant les crimes de l'histoire

A trop souvent gémi sur le fameux Trio,
Pour que je lui consacre et mon temps et ma gloire.

AVIS.

Quel est l'homme de cinquante ans
Qui près de nous voudra passer sa vie ?
Je lui promets non des plaisirs bruyans,
Non des concerts la touchante harmonie,
Non du grand monde la folie,
Non l'élégance des repas,
Je suis peu riche, et fais petite chère ;
Si les friands morceaux ont pour lui des appas,
S'il étoit sensuel, il ne sauroit me plaire :
La tempérance est ma suprême loi ;
De simples mets, un bon potage,
Des végétaux, de gras laitage,
Voilà ce qu'il aura chez moi ;
Point de ce jus divin ou de Chypre ou d'Espagne,
Mais flacon de vin vieux qui souvent m'accompagne,
Et toujours frais et toujours sain,
Sera versé pour lui de ma tremblante main.
À ce mortel enfin nous donnerons la pomme,
Si l'on peut trouver dans un homme
Amour du créateur sans haine du prochain,
Religion sans momerie,
De l'esprit sans prétention,
Politesse sans flatterie,
Lumières sans pédanterie,

Goût des beaux arts, complaisance et bon ton.
Sur Rousseau, Buffon, Labruyère
Ensemble nous méditerons ;
Et, pour nous délasser de nos réflexions

Il faudra rire avec Molière.
Il trouvera chez moi, comme chez mon époux,
Humanité, tendre cœur, bonhomie ;
Les serpens de la haine et de la calomnie
Jamais n'ont siflé près de nous.
Sa liberté restera toute entière.
Si de Cérès il veut admirer les trésors,
Des habitans de l'air entendre les accords,
Il n'a qu'à parcourir bois, guérets, ou fougère.
Mais quand Phébus pour nous finira sa carrière,
Notre aimable hôte alors voudra bien nous revoir :
Douce société, mais surtout vers le soir,
Pour le bonheur est chose nécessaire :
Oh ! qui jase amicalement
Sur le déclin de la journée,
Dormira, rêvera gaîment,
Et sans humeur verra la matinée.
Enfin, si je veux quelquefois
De nouveau remonter ma lyre,
Je ne chanterai point les bergers et les bois,
Ni des passions le délire ;
De l'amitié, des arts je vanterai l'empire ;
Seuls ils ranimeront les accens de ma voix.

RÉFLEXION.

Malgré la constance du sort
À prolonger les douleurs que j'endure
Je l'avoûrai, je redoute la mort.
Le sentiment, bienfait de la nature,
Me console de tous mes maux.

Ah ! lui seul peut charmer les peines de la vie.
Je souffre ; on y prend part, mon âme est attendrie,
Et mes sens tourmentés se livrent au repos.
Si les objets de ma tendresse
À mon cœur alloient échapper ;
Ou si ce cœur devoit, flétri par la tristesse,
Du doux plaisir d'aimer cesser de s'occuper,
Non, non, je ne crains plus : Ô mort ! tu peux frapper.

LES NOCES DU VILLAGE.

Par ces nœuds qu'on forme en tremblant
Et qu'on profane en plaisantant,
Par ces saints nœuds de l'hyménée
Je viens d'unir la destinée
De la tendre Lisette à celle de Lucas.
Bientôt j'ai terminé l'affaire ;
Point de soucis, nul embarras,
Quand il ne faut point de notaire.
Qu'avoient-ils besoin de contrats ?
Lisette pour tout bien avoit son innocence ;

Quant à Lucas, il n'a d'autre opulence
Que l'appétit et la gaîté,
Bras nerveux et forte santé.
Aussi, quand le soleil quittera l'hémisphère,
Il se délassera des fatigues du jour
Dans les bras de sa ménagère ;
Il dit que le repos n'est point fait pour l'amour,
Qu'amour de ses travaux sera le doux salaire.
Regards exprimant le désir,
Souris qui promet le plaisir,

Voilà de Lucas la parure.
La fleur des champs, présent de la nature,
Qu'il alla cueillir le matin,
De sa Lisette orne la chevelure ;
Lucas l'attacha de sa main :
Comptez encor blanc jupon, court et leste,
Mouchoir trop clair pour bien cacher son sein,
Et sous le fin linon œil perçant et modeste.
Avec plaisir et sans beaucoup d'apprêts,
Du banquet je fis tous les frais :
Il ne fallut ni Tokai, ni Champagne,
Aucun des mets nouveaux par le luxe inventé ;
C'étoit le vrai festin de ce Rat de campagne,
Qu'Ésope et La Fontaine ont tour à tour chanté.
Mes convives, Dieu sait ! rioient, faisoient tapage :
Puis leur refrain étoit de boire à ma santé :
Et fillette qui veut tâter du mariage,
Pour me bénir s'égosilloit,
En lorgnant celui qu'elle aimoit.
Je partageois la douce ivresse

De tous ces pauvres bonnes gens ;
Et du fond de mon cœur je répétois sans cesse :
Oh ! soyez heureux, mes enfans,
Et chérissez toujours votre tendre maîtresse !...
Nous croyons qu'en perdant et jeunesse et désirs,
Il n'est plus pour nous de plaisirs :
Mais quelles erreurs sont les nôtres !
Pourquoi redouter nos vieux ans ?
Ah ! faisons le bonheur des autres,
Nous jouirons dans tous les temps.

COUPLETS

Air : Je ne veux plus aimer Annette.

À la bonne philosophie
Je trouve des charmes puissans ;
Surtout au déclin de la vie
Chantons ses plaisirs innocens.
Adieu l'amour, la bergerie ;
Je ne parlerai plus d'amans.
Ah ! pour consoler mon vieil âge
De l'amitié que je chéris
J'avois la chaleur, le langage,
Mais on en méconnut le prix.
On est faux, ou froid, ou volage ;
Je ne parlerai plus d'amis.
Mais de la plus douce tendresse,
Cher enfant, il ne tient qu'à toi

De me faire éprouver l'ivresse ;
C'est de m'aimer de bonne foi.
Que ton cœur m'occupe sans cesse,
Je ne parlerai plus de moi.

À MA FILLE

Saule pleureur que je plante à mon âge
Semble me dire : ah ! ce n'est pas pour toi.
Non, mais ma fille aimera ton ombrage,
Après ma mort fais-la songer à moi.

Garantis-la des dangers de l'orage,
Sois son abri jusques en ses vieux jours.
Par le doux bruit de ton simple feuillage
Exprime lui que je l'aimai toujours.
Son cœur bientôt comprendra ce langage
Que ton murmure annonce un beau matin.
En récompense, ou pour te rendre hommage
Elle voudra t'arroser de sa main.
Si je reviens jamais du noir rivage
Ah ! garde-toi, ma fille, d'avoir peur :
Si tu frémis, voyant ma sombre image
Rappèle-toi ton amour et mon cœur.

VERS À LA VIOLETTE.

Joli bouquet de violette
Fut un de mes plus doux plaisirs ;
Te cueillir encor sur l'herbette
Seroit l'objet de mes désirs.
Cette fleur dans mon premier âge
Étoit le seul prix du devoir ;
On disoit : soyez bonne et sage,
Vous irez la cueillir ce soir.
En folâtrant dans les campagnes
Te joignant parfois au muguet,
Je disputois à mes compagnes
La gloire du plus beau bouquet.
Nous en faisions une couronne,
Grand plaisir pour cœurs innocens.

Celle que la victoire donne
En doit moins faire aux conquérans.
Maintenant, chère violette,
Tu n'es qu'à ton premier matin,
Je ne puis chercher ta retraite
Étant hélas ! à mon déclin.
Pour te trouver sous le feuillage
Tristement j'implore un secours,
Mais quand tu quittes cet ombrage
Je ris, et pense à mes beaux jours.
Vrai modèle de modestie
Ainsi que de simplicité,
Garantis des traits de l'envie
Tous ceux qui t'auront imité.

À MES AMIS

Non, ne célébrez plus ma fête,
De roses et de lys ne parez point ces lieux ;
Leur parfum fait tourner ma tête,
Leur éclat fatigue mes yeux.
Vous connoissez et mes maux et mon âge
Ah ! supprimez ce vœu pour ma santé !
Puis-je en tirer quelque avantage ?
Depuis long-temps les cieux l'ont rejeté.
N'allez pas m'offrir un hommage
Aussi vrai que tendre et flatteur.
Gardez-vous d'émouvoir mon cœur,
Ne me rappelez point le charme de la vie

Lorsqu'elle va m'être ravie.
De l'amitié sentiment enchanteur
Il faut hélas ! oublier le bonheur :
Car ce vieillard qui court le monde
Ravageant tout, contre qui chacun gronde,
M'a dit en fuyant l'autre jour :
Bientôt je serai de retour,
Par toi je dois finir ma ronde.

À PERETTE

La voyez-vous cette jeune Perette,
Aux pieds légers, quoique peu délicats,
En bavolet, en cheveux plats,

En jupe simple, mais proprette ?
Eh bien ! de la pauvre fillette
Je voudrois pour toujours assurer le bonheur.
Ah ! qui m'a fait sentir le plaisir d'être aimée,
A des droits sacrés sur mon cœur.
Par sa naïveté Perette m'a charmée.
En me versant du lait, salutaire liqueur,
Mon seul nectar, le soutien de ma vie,
Elle me dit, avec l'air de candeur,
Qu'elle m'aimoit à la folie :
Et puis, elle ajouta, d'un accent enchanteur :
Si j'ai dit je vous aime, excusez, je vous prie :
Contre moi si ce mot excitoit votre humeur !...
Dans ce moment, quoique bien attendrie,
Je ris de sa naïve peur ;
Mais après, pour toujours, Perette en fut guérie.
Ô doux pouvoir du sentiment !

Depuis cet aveu si touchant,
Tout ce qu'elle fait sait me plaire :
Elle a de l'esprit, des appas ;
Mon potage est meilleur, et mon lait est plus gras,
Présenté par la main de cette ménagère.
Perette, dans tes goûts, ne sois jamais légère ;
Si tes soins assidus ne se démentent pas,
Je te promets cette belle génisse,
Aussi blanche que mes agneaux :
Et qu'on auroit jadis offerte en sacrifice
Aux dieux protecteurs des hameaux ;
Je te promets, encore une brebis choisie,
Et je pourrai même à ce don

Ajouter ma chèvre chérie,
La plus féconde du canton.
Dans peu, ma gentille bergère,
Ton petit troupeau grossira,
Et pour d'autres que moi ton cœur s'attendrira ;
Berger fidèle alors sera très-nécessaire :
Tendre Perette, tu l'auras ;
Oui, de ma main tu recevras
Pour berger, pour époux, l'amant le plus sincère :
Qui connut l'amitié, sentira mieux l'amour.
Aime donc ta maîtresse, en attendant ce jour,
Et ne crains jamais sa colère.
Si quelquefois tu pouvois me déplaire,
De la froideur si je prenois le ton,
Reviens, reviens, au moment même,
Me dire encore : Je vous aime !
Et ta faute, ma chère, obtiendra son pardon.

ÉPÎTRE À MA CHIENNE.

Nous voilà vieilles toutes deux ;
Consolons-nous, chère Zémire ;
Mon œil s'éteint, et dans tes yeux,
Où brilloit l'amoureux délire,
On ne voit plus les mêmes feux.
Tu perds ta grâce, ta folie,
Mon esprit perd son enjouement ;
Du jour tu dors une partie,
Et moi je rêve tristement.

Hélas ! pour tous ceux qui vieillissent,
Tous les jours, à tous les momens,
Quelques plaisirs s'épanouissent.
Tu vois fuir bien loin les amans,
Et mes amis se refroidissent.
Mais laissons-là les inconstans ;
Contr'eux, ni plainte, ni satire.
Ne les imitons pas, Zémire :
Chéris-moi comme en ton printems.
L'amitié fait couler la vie ;
Elle embellit tous nos instans,
Et qui ne peut aimer s'ennuie,
Même à l'aurore de ses ans.
Tu ne peux parler ; quel dommage !
Ton embarras me fait pitié :
De nos mots que n'as-tu l'usage !
Tout ce qui ressent l'amitié
Devroit avoir même langage.
Je serois heureuse avec toi,

Ma tendre et sincère Zémire,
Si tu t'exprimois comme moi.
Lorsque la confiance inspire,
On jase du soir au matin.
Étant du sexe féminin,
Il nous faudroit parfois médire.
Nous ririons des pauvres humains,
Foibles, petits, et toujours vains ;
Je t'instruirois de nos usages,
Quelquefois fous, quelquefois sages,
De nos travers, de nos erreurs…

Enfin nous médirions, Zémire :
Ne faisant grâce qu'aux bons cœurs,
Combien de choses à nous dire !...
Mais quand j'y fais réflexion,
Si jamais tu pouvois m'entendre
Et répondre à notre jargon,
Serois-tu toujours aussi tendre ?
Des humains tu prendois le ton.
Devant toi je parle sans feindre,
De mes chagrins, de tous les maux
Que j'éprouve ou que je dois craindre ;
Et je n'oserois plus me plaindre,
De peur de troubler ton repos.
Achève tes jours sans alarmes,
Sans songer que tu dois mourir ;
Tu ne vois rien dans l'avenir,
Le présent t'offre encor des charmes.
Oui, l'on envîroit tes plaisirs
S'il te restoit de ta jeunesse
Quelques aimables souvenirs,
Les seuls trésors de la vieillesse.

À UN JEUNE HOMME

QUI POUR PRIX DE SES VERS ADRESSÉS À L'AUTEUR LUI DEMANDOIT UN BAISER.

Quoi ! pour prix de vos vers, vous voulez un baiser !
Y pensez-vous, Damis, un baiser !... à mon âge ?...

Oui, pour votre intérêt j'ai dû le refuser.
Quand les ans de notre visage
Ont terni l'aimable fraîcheur,
Et que l'art se refuse à cacher leur ravage,
Un baiser, je le sais, n'est plus une faveur ;
Qui le demande alors croit qu'il nous fait honneur,
Et dire non, c'est être sage.

COMPLAINTE.

Air des folies d'Espagne.

Dans cette ville hélas ! que puis-je faire ?
Sans appétit je ne saurois manger.
Oui, si l'on meurt d'excès de bonne chère
Tous les gourmands ici sont en danger.
Dans cette ville hélas ! je ne puis plaire,
J'ai le malheur d'ignorer tous les jeux.
Sans carte ou dez on n'est plus nécessaire,
Et l'on vous place au rang des ennuyeux.

Dans cette ville on veut danse légère,
De bien walser il faut avoir le don :
Jugez si l'art de walser m'est contraire,
Le menuet vit ma belle saison ?
Je dis au temps qui m'afflige, et m'atterre,
Brisez ma chaîne, elle pèse sur moi :
Supporte la, dit ce vieillard sévère,
Chaîne de fleurs n'est pas faite pour toi.
De tous les maux, amis peuvent distraire,

Mais ces amis que l'on nomme bons-cœurs.
Ah ! si j'entends leur langage sincère,
J'oublîrai tout, et vieux ans et douleurs.

À UN JEUNE HOMME

Qui, dans des vers qu'il m'adressoit, demandoit à me connoître et m'offroit son amitié.

Vous voulez me connoître, eh ! savez-vous mon âge !
Il est celui du radotage ;
Il inspire l'ennui, par grâce la pitié.
Parle-t-on de plaisirs, je cite un vieil adage
Et d'un cercle bientôt je vois fuir la moitié.
Si par hasard pourtant on cause d'amitié,
Je souris et comprends encor son doux langage.

CHANSON.

Air : Pour la Baronne.

Chère Mandille,
L'hiver tu faisois mon bonheur.Bis
Oh ! toute parure qui brille
Ne vaut pas la douce chaleur
De ma mandille.
Sur ma mandille
J'avois compté jusqu'à ma mort.Bis.

Mais hélas ! tout devient guenille
Et nous aurons le même sort
Que ma mandille.
Pauvre mandille,
Il faut donc renoncer à toi !Bis.
Je ne puis plus dire à Gothille.
Je paîrai tous vos soins pour moi
De ma mandille.
Simple mandille
Au dernier moment l'on dira,Bis.
Comme ce redoutable Drille,
Voilà ce qui me restera,
Simple mandille.

Que ma mandille
De ma tombe soit l'ornement.Bis.
Pour ne rien coûter à ma fille
Je ne veux d'autre monument
Que ma mandille.
À ma mandille,
Si long-temps l'un de mes atours, Bis.
On pourra joindre ma béquille,
Car elle accompagna toujours
Cette mandille.

N. B. On avoit défié l'auteur de faire une chanson sur ce sujet.

MES SOIRÉES.

Air : Oh ! ma tendre muselle.

PREMIÈRE SOIRÉE.

Pour chasser l'insomnie
Mon tourment de la nuit,
Dans une galerie
Le soir j'entre sans bruit.
Bientôt par une trappe
Je vais au souterrain ;
Mais le roman m'échappe,
Et je sommeille enfin.

DEUXIÈME SOIRÉE.

J'entends gémir des femmes
Aux débris d'un caveau :
Ruisseaux de sang, de larmes,
Coulent sur un tombeau :
Triste lampe l'éclaire,
Il renferme un amant :
Sa mort veut du mystère,
Je la plains en dormant.

TROISIÈME SOIRÉE,

Du roman somnifère
Je veux user souvent :
Franchir toute barrière
Sans peur du revenant.
J'allois voir la princesse
À la tour d'Orient,

Mais le sommeil me presse
Dans celle d'Occident.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Voyons enfin l'hermite
Victime des amours.
Le réduit qu'il habite
Console ses vieux jours.
Il a bonne mémoire,
Son malheur attendrit,
Mais sa très-longue histoire
À la fin m'assoupit.

CINQUIÈME SOIRÉE.

À minuit d'une chaîne
On entend le fracas,
Spectre hideux la traîne
Du haut jusques en bas.
Chacun craint son passage,
Tout le château frémit ;
Lasse de ce tapage
Je dors toute la nuit.

SIXIÈME SOIRÉE.

Quelle grande nouvelle !
Un chevalier sans peur
Veut enlever sa belle,
Ah ! c'est nouveau malheur.
Brigand et compagnie
Viennent crier, hola !

Qui craint la léthargie
Fait bien d'en rester là.

RÉFLEXION.

On déprime sans cesse
Tous ces romans du jour,
Remplis de tours d'adresse
Et d'horreur et d'amour.
Qui les voudroit proscrire
Dit qu'ils manquent de goût :
Oh ! qui les pourra lire
Y trouvera de tout.

CONSULTATION AU DOCTEUR SUE.

Malgré les maux, partage des humains,
Treize lustres, docteur, ont surchargé ma tête :
Aussi chaque jour je m'apprête
À revoir mes amis aux Champs Élysiens.
Au moment de voguer vers le triste rivage
Je veux pourtant vous consulter.
Ma fille, qui pour moi semble trop redouter
Ce court mais pénible passage,
M'assure que votre art peut encore apporter
Quelque retard à mon voyage.
Foible de corps, plus foible de santé,
Je dois mon existence à la sobriété.
Comme nos bons pasteurs habitans des bocages

Je me nourris de lait, et de fruits, et d'herbages :
Je n'aime point un mets finement inventé.

Non, monsieur, et j'évite avec grand soin les ragoûts qui échauffent.

Ainsi que les dévots hébreux

Depuis long-temps je suis soumise
À la défense de Moise ;
Je rejette bien loin le lardon dangereux.

Toutes mes souffrances, m'a-t-on toujours dit, viennent d'une débilité nerveuse.

Mon pauvre corps tout chancelant
Lorsque je veux tourner mes pas à l'Orient
S'en va vers le Midi, le Nord, ou l'Occident
Bras d'un côté, bâton de l'autre,
Me remettant dans mon chemin,
Eh ! que n'est-il aussi le vôtre !
J'irois peut-être un meilleur train.
Cette rencontre fortunée
Bien mieux que vos médicamens,
Prolongeroit ma destinée :
Car je serois docile à tous vos documens.

Une coqueluche que j'eus, monsieur, il y a cinq ou six ans m'a laissé une toux habituelle. Hippocrate dit : c'est un rhume d'estomac ; Galien, c'est un asthme. Pendant ce débat, je tousse la nuit et une partie de la journée, surtout quand le temps varie. Ma santé tourne à tous les vents comme la girouette ; j'annonce la pluie, le beau temps, et avec moi on peut se passer de baromètre ; je

suis sujette aux crampes, aux crispations de la tête aux pieds ; elles me prennent parfois la nuit dans l'estomac, me soulèvent de mon lit, reviennent deux ou trois fois avant que je m'endorme, je crois que c'est mon dernier moment : point du tout, je m'endors d'un bon sommeil et il n'y paroît plus. Ce mal n'est que l'affaire d'un instant, mais il est terrible ; car je crois vraiment sentir la décomposition de mon être. Par une bizarrerie de la nature, lorsque mon corps est foible et tremblant, ma main est sûre, excepté par le grand chaud ou le grand froid, alors je tremble en commençant à écrire.

Mais malgré ces crispations,
Si vous étiez à table auprès de la malade,
Elle vous verseroit encor bonne rasade
De ce jus qui bannit le chagrin et l'humeur.
Tout mon nectar, à moi, c'est la douce liqueur
Qu'on recueille en un coin de la riante Asie.
De notre globe hélas ! c'est la seule partie,
Oui, la seule qu'on appela
Du nom d'heureuse ; à l'Arabie
Le café vaut cet honneur là.
Ne m'en privez pas, je vous prie
Il réchauffe l'esprit, ranime notre cœur,
Fait croire un instant au bonheur,
C'est l'antidote enfin de ma mélancolie.

Connoissant à présent l'état de mes nerfs, vous vous doutez bien, monsieur, que je suis vive et très-impatiente : je serois même colère, je crois, si j'avois la force de l'être. Je suis paresseuse de corps, je prends peu d'exercice, mais mon ame trotte toujours dans sa chétive demeure ; aussi l'ai-je comparée depuis

longtemps à un revenant dans une vieille masure. Voyez donc ce que vous pouvez faire en faveur de ma vieillesse. Vous avez empêché ma fille de mourir, je ne cesserai de vous en remercier : mais moi ! moi ! ce seroit presqu'une résurrection, car je suis à demi-morte. En attendant ce nouveau miracle de votre façon, je vous renouvelle, monsieur, toute ma reconnoissance et tous les autres sentimens avec, etc.

ACTION DE GRÂCES

C'est pour moi dans ce jour que je le remercie
Cet aimable et savant docteur.
Il ne se doute pas que son art m'a guérie
D'étouffemens, de dégoût, d'insomnie,
De bien des maux enfin et sur-tout de la peur,
La plus cruelle maladie
Lorsque sa cause est dans le cœur.
Moi, dévote jadis au grand Dieu d'Épidaure,
J'abandonnai son culte... ah ! je l'embrasse encore !
Oui, son dernier bienfait me touchera toujours.
Je remonte ma lyre et chante dès l'aurore :
Qui conserva ma fille a prolongé mes jours.

À M. M... ANTIQUAIRE.

Air : des trembleurs.

D’une redingote antique
Couvrez votre sciatique,
Venez chez une asthmatique
Dîner avec un goutteux.
Ah ! dans nos tristes misères,
Qui trouve amis et confrères
Et peut vuider quelques verres,
N’est pas toujours malheureux.
Sur nos maux plainte légère,
Sur l’amitié ton sincère,

Mais pas un mot de la guerre
N’affligera nos bons cœurs.
L’aimable philosophie,
Cette gaîté sans folie,
Sur le soir de notre vie
Peut encor jeter des fleurs.
La raison seule en partage
Rend l’humeur triste et sauvage,
Toujours calculant notre âge
Elle augmente nos ennuis.
Il faut éviter sans cesse
De la bruyante jeunesse
La moqueuse politesse,
Et rire avec vieux amis.

CHANSON. Réponse à ceux qui me reprochent de n'en plus faire.

AIR : Ô MA TENDRE MUSETTE.

Voulez-vous que je vante
Du monde les appas ?
Voulez-vous que je chante
Plaisirs que je n'ai pas ?
Dans ma sombre retraite :
En souffrant je vieillis,
Et pleurant je répète ;
Les vieux n'ont plus d'amis,
Racine et La Fontaine
Viennent à mon secours.

Malgré douleur et peine
Je les aime toujours.
Leurs talens que j'admire
Composent mon bonheur ;
Car l'un me fait sourire,
L'autre touche mon cœur,
Quels charmes sont les vôtres !
Chacun les peut sentir.
Ah ! de l'esprit des autres
Je me borne à jouir.
En reprenant ma lyre
Au déclin de mes jours,
Je pourrois trop médire
Du monde et des amours.

MES DERNIERS ADIEUX À LA CAMPAGNE.

Non, non, la vieillesse
N'aime plus les champs.
C'est à la jeunesse,
Ce n'est qu'aux amans,
Qui chantent sans cesse
Plaisirs et tendresse,
À chérir les bois,
Les prés, la fougère ;
Alors tout sait plaire,
Pan de son hautbois
Soutenant la voix
De sa belle amie,

Ou, dans ses discours,
Vantant les amours,
L'un de ces beaux jours
M'avoit endormie.
Le plaisir me fuit,
La douleur me suit,
La fraîche dryade
Je dois éviter.
Il faut redouter
L'humide nayade,
Et jamais n'oser
Venir reposer
Auprès du rivage,
Ni plus m'exposer,

Au déclin de l'âge,
À ces traits brillans,
Mais toujours brûlans
D'un ciel sans nuage.
Lorsque le feuillage
Et toutes les fleurs
Se couvrent des pleurs
De l'aimable Aurore,
Je voudrois encore,
Au riant matin,
Cueillir de ma main
La plus belle rose
À l'instant éclose.
Je l'essaie en vain ;
Sa tige présente
À ma main tremblante,
Au lieu de la fleur,
Épine et douleur.
La franche caresse

Dont Io souvent
Flattoit sa maîtresse,
M'effraye à présent.
Ma mélancolie,
Dans sa rêverie,
Cherchoit la clarté
De l'astre argenté ;
Mais il luit à peine,
Que l'ombre incertaine
Et source d'erreur,
Me rend toute émue,

Offrant à ma vue
Fantôme et malheur :
La foible vieillesse
N'est jamais sans peur.
L'heureuse jeunesse
Ne redoute rien,
Ne sent qu'allégresse,
Et dit : Tout est bien.
Du même avantage
Ne pouvant jouir,
Adieu, plaine, ombrage.
Adieu, bon village
Que j'ai su chérir :
Je fixe à la ville
Mon dernier asile.
Ah ! s'il faut mourir,
Et bientôt peut-être,
Innocens moutons,
Sur ces verts gazons
Vous, que je fis paître ;
Oiseaux, bois et prés,
De moi vous aurez,

Ô séjour champêtre !
Un profond soupir ;
Et pendant ma vie,
Le doux souvenir
D'une tendre amie.

PLUS D'ILLUSIONS.

Eh quoi ! tout fuit dans le vieil âge,
Tout fuit, jusqu'à l'illusion !
Ah ! la nature auroit été plus sage
De la garder pour l'arrière-saison.
Oui, si l'imagination
Conservoit sa douce magie,
Elle préserveroit, sur la fin de la vie,
De l'ennui, ce mortel poison.
Dans la jeunesse, elle décore
Tous les objets et tous les lieux ;
La raison vient qui décolore
Tous ces tableaux délicieux.
Je les regrette, et ce n'est pas folie.
Je ne vois plus mes gazons, et mes bois,
Ni mon ruisseau, ni ma prairie,
Comme je les vis autrefois.
Lorsque j'entends la tourterelle
Roucouler ses tendres amours,
Je ne dis plus, comme dans mes beaux jours :
Il faut la prendre pour modèle.
Progné n'est plus pour moi qu'une simple hirondelle,
Et quand le rossignol me ravit en chantant,
Je ne m'attendris plus sur le vieil accident
De cette pauvre Philomèle.

Tircis dont je vantois les séduisans appas,
La grâce, le tendre langage,
N'est plus maintenant que Lucas,
À l'air nigaud, aux cheveux plats :

C’est le plus rustre du village ;
Et les bergères du canton,
La belle Aminte, et Célimène,
Pour qui je fis une chanson,
Ne sont plus à mes yeux que Margot et Suzon,
Qui du moindre couplet ne valoient pas la peine.
Pour vous, mes paisibles moutons,
Je vous trouve toujours aimables :
En tous lieux, en toutes saisons,
Vos attraits pour moi sont durables :
Ce qui rappelle la candeur,
Et la douceur, et l’innocence,
Ne peut cesser d’être cher à mon cœur.
Je ne crains plus la pétulance
Des faunes indiscrets que trouve sur le soir
La bergère qui veut reposer sous les hêtres :
Quand on ne les craint plus, on cesse de les voir.
Adieu, divinités champêtres ;
Adieu, dryades et sylvains,
Adieu, sylphes, charmans lutins,
Tous enfans de l’erreur, chers à la poésie.
Je ne me livre plus à ces illusions,
Qui, sans tes vérités, triste philosophie,
Pourroient jusques au bout enchanter notre vie.
Oui, ces riantes fictions
Valent mieux mille fois que tes doctes leçons.
Je ne désire point les charmes
De la beauté, de la fraîcheur,

Ni des amans les soupirs, la langueur ;
Sans regret je verrois leurs larmes.

L’amour n’est fait, hélas ! que pour les jeunes gens.
Douces réalités, transports, tendres mystères,
Sont les trésors de leur printemps.
Ah ! de cet âge heureux, de ce précieux temps
Je ne voudrois que les chimères.

RÉFLEXION SUR LA MORT D’UN ENFANT.

L’heureux enfant qui du berceau
Descend doucement au tombeau
Est à mes yeux digne d’envie,
Vous qui l’aimez, louez son sort :
Il n’a connu ni les maux de la vie,
Ni les horreurs de l’inflexible mort.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C5%92uvres_%28La_F%C3%A9randi%C3%A8re%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.